

LIVRE V.

État des Manufactures et du Commerce de la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE XII.

Industrie manufacturière. — Toiles de coton. — Lainages. — Cigares. — Soude et savon. — Poudre. — Monnoie. — Échange des productions. — Commerce intérieur. — Chemins. — Commerce extérieur par Vera-Cruz et Acapulco. — Entraves de ce commerce. — Fièvre jaune.

Si l'on considère le peu de progrès que les manufactures ont faits en Espagne, malgré les encouragemens nombreux qu'elles ont reçus depuis le ministère du marquis de la Ensenada, on ne sera pas surpris que tout ce qui tient à la fabrication et à l'industrie

manufacturière soit encore moins avancé au Mexique. La politique inquiète et soupçonneuse des peuples de l'Europe, la législation et le système colonial des modernes, qui ne ressemble guère à ceux des Phéniciens et des Grecs, ont mis des entraves insurmontables aux établissemens qui pourroient assurer à ces possessions lointaines une grande prospérité, une existence indépendante de la métropole. Des principes d'après lesquels on arrache la vigne et l'olivier, ne sont pas propres à favoriser les manufactures. Une colonie, pendant des siècles, n'a été regardée comme utile à la métropole qu'autant qu'elle fournissoit un grand nombre de matières premières, et qu'elle consommoit beaucoup de denrées et de marchandises qui lui étoient portées par les vaisseaux de la mère-patrie.

Il a été facile aux différentes nations commerçantes d'adapter leur système colonial à des îles d'une petite étendue, ou à des factoreries établies sur les côtes d'un continent. Les habitans de la Barbade, de St.-Thomas ou de la Jamaïque, ne sont pas assez nombreux pour offrir un grand nombre de bras à la fabrication des toiles de coton : de plus,

la position de ces îles facilite en tout temps l'échange des produits de leur agriculture contre des objets de l'industrie manufacturière de l'Europe.

Il n'en est point ainsi des possessions continentales de l'Espagne dans les deux Amériques. Le Mexique, au delà des 28° de latitude boréale, présente une largeur de 550 lieues. Le plateau de la Nouvelle-Grenade communique avec le port de Carthagène, par le moyen d'une grande rivière difficile à remonter. L'industrie se réveille, lorsque des villes de cinquante à soixante mille habitans se trouvent situées sur le dos des montagnes et à de grandes distances des côtes; lorsqu'une population de plusieurs millions ne peut recevoir les marchandises de l'Europe, qu'en les transportant à dos de mulets, pendant l'espace de cinq à six mois, à travers des forêts et des déserts. Les nouvelles colonies ne furent pas établies chez des peuples entièrement barbares. Déjà avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes étoient vêtus dans les Cordillères du Mexique, dans celles du Pérou et de Quito. Des hommes qui savoient tisser des toiles de coton ou filer le

poil des llamas et des vigognes, apprirent facilement à fabriquer des draps : aussi, cette fabrication fut-elle établie au Pérou à Cuzco, et au Mexique à Tezcucó, peu d'années après la conquête de ces pays, dès qu'on eut introduit des brebis d'Europe en Amérique.

Les rois d'Espagne, en prenant le titre de rois des Indes, ont considéré ces possessions lointaines plutôt comme des parties intégrantes de leur monarchie, comme des provinces dépendantes de la couronne de Castille, que comme des colonies, dans le sens attaché à ce mot; depuis le seizième siècle, par les peuples commerçans de l'Europe. On a senti de bonne heure que ces vastes contrées, dont le littoral est généralement moins habité que l'intérieur, ne peuvent pas être gouvernées comme des îlots épars dans la mer des Antilles. Ces circonstances ont forcé la cour de Madrid d'adopter un système moins prohibitif, et de tolérer ce qu'elle s'est vue dans l'impossibilité d'empêcher par la force. Il en est résulté une législation plus équitable que celle qui gouverne la plupart des autres colonies du nouveau continent. Dans ces dernières, par exemple,

il n'est pas permis de raffiner le sucre brut : le propriétaire d'une plantation est obligé de racheter les productions de son propre sol au fabricant de la métropole. Aucune loi ne défend l'établissement des raffineries de sucre dans les possessions de l'Amérique espagnole. Si le gouvernement n'y encourage pas les manufactures, s'il emploie même des moyens indirects pour empêcher l'établissement de celles de soie, de papier et de cristal ; d'un autre côté, aucun arrêté de l'*audiencia*, aucune *cédula* du roi ne déclarent que ces manufactures ne doivent pas exister au delà des mers. Dans ces colonies, comme partout ailleurs, il ne faut pas confondre l'esprit des lois avec la politique de ceux qui les exercent.

Il n'y a qu'un demi-siècle que deux citoyens, animés du zèle patriotique le plus pur, le comte de Gijon et le marquis de Maenza, conçurent le projet de conduire à Quito une colonie d'ouvriers et d'artisans de l'Europe : le ministère espagnol feignant d'applaudir à leur zèle, ne crut pas devoir leur refuser la permission de monter des ateliers ; mais il sut tellement entraver les démarches de ces deux hommes entreprenans, que s'étant

aperçus à la fin que des ordres secrets avoient été donnés au vice-roi et à l'*audiencia*, pour faire échouer leur entreprise, ils y renoncèrent volontairement. J'aime à croire qu'un événement semblable n'auroit pu avoir lieu à l'époque où j'ai résidé dans ces contrées ; car on ne sauroit nier que depuis vingt ans les colonies espagnoles n'aient été administrées d'après des principes plus équitables. De temps en temps des hommes vertueux ont élevé leur voix pour éclairer le gouvernement sur ses véritables intérêts : ils ont fait sentir qu'il seroit plus utile à la métropole de faire fleurir l'industrie manufacturière des colonies, que de laisser écouler les trésors du Pérou et du Mexique pour l'achat de marchandises étrangères. Ces conseils auroient été écoutés, si le ministère n'eût trop souvent sacrifié les intérêts des peuples d'un grand continent aux intérêts de quelques villes maritimes de l'Espagne : car ce ne sont pas les fabricans de la péninsule, hommes laborieux et peu remuans, qui ont empêché les progrès des manufactures dans les colonies ; ce sont plutôt les négocians monopolistes, dont l'influence politique est favorisée par une grande

richesse, et soutenue par une connoissance intime de l'intrigue et des besoins momentanés de la cour.

Malgré toutes les entraves, ces manufactures n'ont pas laissé de prendre quelque essor depuis trois siècles, pendant lesquels les Biscayens, les Catalans, les Asturiens et les Valenciens se sont établis dans le Nouveau-Monde, et y ont porté l'industrie de leurs provinces. Les fabriques d'ouvrages grossiers ont pu travailler à un prix très-bas partout où les matières premières se trouvent en abondance, et où le transport renchérit les marchandises de l'Europe et de l'Asie orientale. En temps de guerre, le manque de communication avec la métropole, et les réglemens prohibitifs du commerce avec les neutres, ont favorisé l'établissement des manufactures de toiles peintes, de draps fins, et de tout ce qui tient à un luxe plus raffiné.

On estime la valeur du produit de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Espagne à sept ou huit millions de piastres par an. Dans l'intendance de Guadalaxara, le coton et la laine ont été exportés jusqu'en 1765, pour entretenir l'activité des fabriques

de Puebla, de Queretaro et de San Miguel el Grande : depuis cette époque, on en a établi à Guadalaxara, à Lagos et dans les villes voisines. L'intendance entière, qui a plus de 630,000 habitans, et dont les côtes sont baignées par les eaux de la mer du Sud, a fourni en 1802, en toiles de coton et tissus de laine, pour la valeur de 1,601,200 piastres; en cuirs tannés, pour 418,900 piastres; et en savon, pour 268,400 piastres.

Nous avons prouvé plus haut, en parlant des différentes variétés de *gossypium* cultivées dans les régions chaudes et tempérées, de quelle importance les manufactures indigènes de coton pourroient être pour le Mexique. Celles de l'intendance de la Puebla fournissent annuellement, en temps de paix, au commerce intérieur, un produit dont la valeur s'élève à 1,500,000 piastres : ce produit n'est cependant pas dû à des manufactures réunies, mais au grand nombre de métiers (*telares de algodon*) dispersés dans

¹ *Estado de la intendencia de Guadalaxara, comunicado en 1802, por el señor intendente al consulado de Vera-Cruz. (Pièce officielle manuscrite.)*

les villes de Puebla de los Angeles, de Cholula, de Huexocingo et de Tlascala. A Queretaro, ville considérable située sur la route de Mexico à Guanajuato, on consomme par an 200,000 livres de coton, dans la fabrication des *mantas* et *rebozos* : la fabrication des *mantas* ou toiles de coton s'élève par an, à 20,000 pièces de 32 vares chacune. A la Puebla, on comptoit, en 1802, plus de 1200 tisserands¹ en toiles de coton et en cotonnades rayées. C'est dans cette même ville, ainsi qu'à Mexico, que depuis peu d'années l'impression des toiles peintes, tant de celles que l'on importe de Manille que de celles que l'on fabrique dans la Nouvelle-Espagne, a fait quelques progrès. Au port de Tehuantepec, dans la province d'Oaxaca, les indigènes teignent en pourpre le coton en laine, en le frottant contre le manteau d'un *murex* qui se trouve attaché à des rochers granitiques. D'après une coutume antique, pour aviver la couleur du coton, on le lave dans l'eau de mer, qui, dans ces

¹ Informe del intendente Don Manuel de Flon, conde de la Cadena. (Manuscrit.)

parages, est très-riche en muriate de soude.

Les manufactures de draps les plus anciennes du Mexique, sont celles de Tezcuco : elles furent établies en grande partie en 1592, par le vice-roi Don Louis de Velasco II, fils du célèbre connétable de Castille, le second vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Peu à peu cette branche de l'industrie nationale a entièrement passé entre les mains des Indiens et des métis de Queretaro et de Puebla. J'ai visité les manufactures de Queretaro au mois d'août de l'année 1803 : on y distingue les grandes manufactures, que l'on appelle *obrajes*, des petites, désignées par le nom de *trapiches* : on comptoit alors 20 *obrajes* et plus de 300 *trapiches*, qui ensemble employoient par an 63,900 arrobes de laine de brebis mexicaines. D'après des états exacts dressés en 1793, il y avoit à cette époque, à Queretaro, dans les *obrajes* seuls, 215 métiers et 1500 ouvriers, qui avoient fabriqué 6042 pièces ou 226,522 vares de draps (*paños*) ; 287 pièces ou 39,718 vares de lainages ordinaires (*xerguetillas*) ; 207 pièces ou 15,369 vares de bayettes (*bayetas*), et 161 pièces ou 17,960 vares de serges (*xergas*). Dans cette

fabrication, on avoit consommé 46,270 arrobes de laine, dont le prix ne s'élevoit qu'à 161,945 piastres. On compte communément 7 arrobes de laine pour une pièce de drap et de *bayeta*; 6 arrobes pour une pièce de *xerguetilla*, et 5 arrobes pour une pièce de *xerga*. La valeur des draperies et lainages des *obrajes* et *trapiches* de Queretaro s'élève aujourd'hui à plus de 600,000 piastres ou trois millions de francs par an.

En visitant ces ateliers, un voyageur est désagréablement frappé, non-seulement de l'extrême imperfection des procédés techniques dans l'apprêt de la teinture, mais surtout de l'insalubrité du local et du mauvais traitement auquel les ouvriers y sont exposés. Des hommes libres, Indiens et gens de couleur, y sont confondus avec des forçats que la justice distribue dans les fabriques pour les faire travailler à la journée. Les uns et les autres sont à demi nus, couverts de haillons, maigres et défaits. Chaque atelier ressemble à une prison obscure : les portes, qui sont doubles, restent constamment fermées, et l'on ne permet pas aux ouvriers de quitter la maison ; ceux qui sont mariés ne peuvent voir leur

famille que les dimanches. Tous sont fouettés impitoyablement, s'ils commettent le moindre délit contre l'ordre établi dans la manufacture.

On a de la peine à concevoir comment les propriétaires des *obrajes* peuvent en agir ainsi avec des hommes libres ; comment l'ouvrier indien peut endurer le même traitement que le forçat : aussi ces prétendus droits ne s'acquièrent que par la ruse. Les fabricans de Queretaro emploient le même stratagème dont on se sert dans plusieurs manufactures de draperies de Quito et dans les fermes où, par manque d'esclaves, la main-d'œuvre est excessivement rare. On choisit parmi les indigènes ceux qui sont les plus misérables, mais qui annoncent de l'aptitude au travail ; on leur avance une petite somme d'argent : l'Indien, qui aime à s'enivrer, la dépense en peu de jours ; devenu le débiteur du maître, il est enfermé dans l'atelier, sous prétexte de solder la dette par le travail de ses mains. On ne lui compte la journée qu'à un réal et demi, ou à vingt sous tournois ; au lieu de le payer argent comptant, on a soin de lui fournir la nourriture, de l'eau-

de-vie et des hardes, sur le prix desquelles le manufacturier gagne cinquante à soixante pour cent : de cette manière, l'ouvrier le plus laborieux reste toujours endetté, et l'on exerce sur lui les mêmes droits que l'on croit acquérir sur un esclave qu'on achète. J'ai connu beaucoup de personnes à Queretaro qui gémissaient avec moi sur ces énormes abus. Espérons qu'un gouvernement protecteur du peuple fixera les yeux sur des vexations aussi contraires à l'humanité, aux lois du pays, et aux progrès de l'industrie mexicaine.

A l'exception de quelques étoffes de coton mêlées de soie, la fabrication des soieries est aujourd'hui presque nulle au Mexique. Du temps du voyage d'Acosta, vers la fin du seizième siècle, on cultivoit, près de Panuco, et dans la Misteca, les vers à soie apportés d'Europe; on fabriquoit même alors d'excellens taffetas¹ avec la soie mexicaine. Nous avons déjà observé plus haut que ce n'est pas le *bombyx mori*, mais une chenille indigène, qui fournit la matière première pour les

¹ *Acosta*, Lib. IV, c. 32, p. 179. Voyez aussi Chap. X, T. III, p. 236 de cet ouvrage.

mouchoirs de soie qui sont l'ouvrage des Indiens de la Misteca et de ceux du village de Tistla, près de Chilpansingo.

La Nouvelle-Espagne n'a pas de manufactures de lin et de chanvre : on n'y connoît pas non plus la fabrication du papier. Celle du tabac est un droit régalien : les frais de la fabrication des cigares et du tabac en poudre s'élèvent, année commune, à plus de 6,200,000 livres tournois. Les fabriques de Mexico et de Queretaro sont les plus considérables. Voici l'état de la fabrication totale pendant les années 1801 et 1802 :

TABAC FABRIQUÉ dans la Nouvelle-Espagne.	EN 1801. Piastres.	EN 1802. Piastres.
Valeur du tabac fabriqué, d'après le prix de la vente.....	7,825,913	7,686,834
Dépenses pour la fabrication..	1,299,411	1,285,199
Pensions des employés.....	798,452	794,586
Prix du tabac acheté aux laboureurs du Mexique.....	626,319	594,229
Revenu net (<i>liquido</i>) de la couronne, sur la vente du tabac.....	3,995,854	4,092,629

A mon passage par Queretaro, j'ai visité

la grande manufacture de cigares (*fabrica de puros y cigarros*), qui emploie trois mille ouvriers, parmi lesquels on compte 1900 femmes : les salles sont propres, mais mal aérées, très-petites, et par conséquent excessivement chaudes. On consomme par jour, dans cette manufacture, 150 rames (*resmas*) de papier, et 2770 livres pesant de tabac en feuilles. Dans le courant du mois de juillet 1805, on fabriqua pour 185,288 piastres; savoir : 2,654,820 petites caisses (*caxillas*) de cigares, dont le prix de vente est de 165,926 piastres, et 289,799 caisses de *puros* ou cigares qui ne sont pas enveloppées dans du papier. Les frais de fabrication de ce seul mois de juillet s'élevoient à 51,789 piastres. Il paroît que la manufacture royale de Queretaro produit par an pour plus de 2,200,000 piastres en *puros* et *cigarros*.

La fabrication du savon solide est un objet de commerce considérable à Puebla, à Mexico et à Guadalajara : la première de ces villes en produit près de 200,000 arrobes par an; dans l'intendance de Guadalajara, on en compte pour la valeur de 1,500,000 livres tournois. L'abondance de soude, qu'à deux

mille ou deux mille cinq cents mètres de hauteur on trouve presque partout sur le plateau intérieur du Mexique, favorise beaucoup cette fabrication. Le *tequesquite*, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois¹, couvre la surface du sol, surtout au mois d'octobre, dans la vallée de Mexico, aux bords des lacs de Tezcucó, de Zumpango et de San Christobal; dans les plaines qui environnent la ville de la Puebla; dans celles qui s'étendent de Zelaya à Guadalajara; dans la vallée de San Francisco, près de San Luis Potosi, entre Durango et Chihuahua, et dans les neuf lacs qui sont épars dans l'intendance de Zacatecas. Nous ignorons s'il doit son origine à la décomposition des roches volcaniques qui en contiennent, ou à l'action lente de la chaux sur le muriate de soude. A Mexico, on achète 1500 arrobes de *tierra tequesquitosa*, c'est-à-dire, d'une terre argileuse imprégnée de beaucoup de carbonate et d'un peu de muriate de soude, pour 62 piastres. Ces 1500 arrobes, purifiées dans

¹ Voyez T. II, p. 315; et *Del Rio, Elementos de Oryctognosia*, p. 154.

les fabriques de savon, fournissent 500 arbores de carbonate de soude pur : il en résulte que le quintal, dans l'état actuel des manufactures, revient à 50 sous tournois. M. Garcès, qui emploie avec succès le carbonate de soude dans la fonte des muriates d'argent, a prouvé, dans un mémoire particulier, qu'en perfectionnant les procédés techniques, on pourroit fournir dans les raffineries de soude de Mexico, appelées *tequesquiteras*, le carbonate de soude à moins de 30 sous tournois le quintal. Le prix des carbonates de soude de l'Espagne étant communément, en France, pendant la paix, de 20 à 25 livres le quintal, on conçoit que, malgré les difficultés du transport, l'Europe pourra un jour tirer de la soude du Mexique, comme elle tire depuis long-temps de la potasse des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

La ville de la Puebla étoit jadis célèbre par ses belles fabriques de faïence (*loza*) et de chapeaux. Nous avons observé plus haut que, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, ces deux branches d'industrie vivifioient le commerce entre Acapulco et le

Pérou. Aujourd'hui les communications entre la Puebla et Lima sont presque nulles, et les fabriques de faïence ont diminué tellement, à cause du bas prix de la poterie et de la porcelaine d'Europe, introduites par le port de Vera-Cruz, que de quarante-six fabriques que l'on comptoit encore en 1793, il n'y en avoit plus, en 1802, que seize en faïence et deux en verre.

A la Nouvelle-Espagne, comme dans la plupart des pays d'Europe, la fabrication de la poudre est un droit régalien. Pour se former une idée de l'énorme quantité de poudre fabriquée et vendue en contrebande, on n'a qu'à se rappeler que, malgré l'état florissant des mines, le roi n'a jamais vendu aux mineurs plus de trois à quatre mille quintaux de poudre par an¹, tandis qu'une seule mine, celle de la Valenciana, en exige quinze à seize cents. Il paroît, d'après les recherches que j'ai faites, que la quantité de poudre fabriquée aux frais du roi, est, à celle vendue par fraude, en raison de 1 à 4.

¹ En 1801, seulement pour 255,455 liv.; en 1802, pour 339,921 livres. Voyez T. III, p. 411; et p. 31 de ce volume.

Comme dans l'intérieur de la Nouvelle - Espagne, le nitrate de potasse et le soufre se trouvent presque partout en abondance, et que le fabricant contrebandier peut vendre la poudre au mineur à 18 sous tournois la livre, le gouvernement devrait ou diminuer les prix du produit de la fabrique, ou laisser le commerce de la poudre entièrement libre. Comment empêcher la fraude dans un pays d'une étendue immense, dans des mines éloignées des villes, et dispersées sur le dos des Cordillères, au milieu des sites les plus sauvages et les plus solitaires?

La manufacture royale des poudres, la seule qui existe au Mexique, se trouve près de Santa-Fe, dans la vallée de Mexico, à trois lieues de la capitale, entourée de collines de brèches argileuses qui enchâssent des fragmens de porphyre trapéen. Les édifices sont très-beaux; ils ont été construits en 1780, d'après les plans de M. Constanzo, chef du corps des ingénieurs, dans une vallée étroite, qui fournit abondamment l'eau nécessaire pour le mouvement des roues hydrauliques, et à travers laquelle passe l'aqueduc de Santa-Fe: toutes les parties des machines, princi-

palement les roues, dont les axes reposent sur des poulies à frottement, ainsi que les épicycloïdes en bronze qui servent au jeu des batteries à pilon, sont disposées avec beaucoup d'intelligence. On désireroit que les cribles destinés à faire le grain, fussent aussi mus par l'eau ou par la force des chevaux: quatre-vingts garçons métis, dont la journée se paye à raison de 26 sous tournois, sont employés à cette manœuvre. Les édifices de l'ancienne fabrique de poudre, établie près du château de Chapultepec, ne servent aujourd'hui qu'au raffinage du nitrate de potasse. Le soufre, qui abonde dans les volcans d'Orizaba et de la Puebla, dans la province de San Luis, près de Colima, et surtout dans l'intendance de Guadalajara, où les rivières en charrient des masses considérables, mêlées de fragmens de pierre ponce, vient tout purifié de la ville de San Luis Potosi. On a fabriqué dans la manufacture royale de poudre de Santa-Fe, en 1801, plus de 786,000 liv., dont une partie est exportée pour la Havane. Il est à regretter que ce bel édifice, où l'on conserve généralement plus d'un demi-million de livres de poudre, ne soit pas garni d'un